

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

ANNÉE 1934

THESE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'Etat)

PAR

Georges CAUSSE

Né le 23 août 1909 à Béziers (Hérault)

L'AFFAIRE CASÉRIO

Etude de médecine légale
et de psychopathologie historique

Président : M. CLAUDE, Professeur

PARIS

LIBRAIRIE MÉDICALE MARCEL VIGNE

11 & 13, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

1934

THÈSE
POUR LE DOCTORAT
EN MÉDECINE



Digitized by the Internet Archive
in 2026

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

ANNÉE 1934

THESE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'Etat)

PAR

Georges CAUSSE

Né le 23 août 1909 à Béziers (Hérault)

L'AFFAIRE CASÉRIO

Etude de médecine légale
et de psychopathologie historique

Président : M. CLAUDE, Professeur

PARIS

LIBRAIRIE MÉDICALE MARCEL VIGNE

11 & 13, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

1934

LE DOYEN : G. ROUSSY

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	ROUVIERE.
Anatomie médico-chirurgicale et chirurgie expérimentale.....	PROUST.
Physiologie.....	Léon BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	DESGREZ.
Bactériologie	Robert DEBRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale.....	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	BAUDOUIN.
Pathologie médicale.....	CLERC.
Pathologie chirurgicale	CHEVASSU.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	LOEPER.
Hygiène et médecine préventive.....	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.....	LAIGNEL-LAVASTINE.
Pathologie expérimentale et comparée.....	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie.....	Maurice VILLARET.
Clinique médicale	ACHARD.
	BEZANÇON.
	CARNOT.
Hygiène et clinique de la première enfance	Marcel LABBE.
Clinique des maladies des enfants	LEREBoullet.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.	NOBECOURT.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.....	H. CLAUDE.
Clinique des maladies du système nerveux	GOUGEROT.
Clinique des maladies infectieuses	GUILLAIN.
	LEMIERRE.
	CUNEO.
Clinique chirurgicale	GOSSET.
	GREGOIRE.
Clinique ophtalmologique.....	LENORMANT.
Clinique urologique	TERRIEN.
	MARION
Clinique d'accouchements.....	BRINDEAU.
	COUVELAIRE.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie.....	OMBREDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologie.....	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale.....	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique.....	SERGENT.
Clinique de la tuberculose.....	Leon BERNARD.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	MATHIEU.
	HOVELACQUE.
Professeurs sans chaire	MULON.
	OLIVIER.
	VERNE.



II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

ALAJOUANINE. Neurologie et Psychiatrie.
 BENARD (Henri) Pathologie médicale.
 BERNARD (E) Pathologie médicale.
 BOULIN..... Pathologie médicale.
 BROCC..... Pathologie chirurgicale
 BULLIARD..... Histologie.
 CATHALA..... Pathologie médicale.
 CHABROL..... Pathologie médicale.
 CHEVALLIER.. Pathologie médicale.
 DOGNON..... Physique.
 DONZELOT... Pathologie médicale.
 FEY..... Urologie.
 GALLIARD..... Parasitologie.
 GASTINEL..... Bactériologie.
 GATELLIER... Pathologie chirurgicale
 DE GAUDART D'ALLAINES Pathologie chirurgicale.
 GAYET..... Physiologie.
 GIROUD..... Histologie.
 HAGUENEAU... Pathologie médicale.
 HALPHEN..... Oto-rhino Laryng.
 HAZARD..... Pharmacologie.
 HUGUENIN.... Anatomie pathologique
 JOANNON..... Hygiène.
 LABBE (Henri). Chimie biologique.
 LACOMME..... Obstétrique.
 LANTUEJOUL. Obstétrique.

MM-

LAROCHE (Guy) Pathologie médicale
 LEMAIRE..... Pathologie expérimentale.
 LEVEUF..... Pathologie chirurgicale
 Mlle J. LEVY.. Pharmacologie.
 LEVY-VALENSI Neurologie et Psychiatrie.
 MOREAU..... Pathologie médicale.
 MOULONGUET. Pathologie chirurgicale
 MOUQUIN..... Pathologie médicale.
 OBERLING.... Anatomie pathologique
 PETIT-DUTAILLIS.. Pathologie chirurgicale
 PIEDELIEVRE . Médecine légale.
 PORTES..... Obstétrique.
 QUENU..... Pathologie chirurgicale
 RICHEL..... Physiologie.
 SANNIE..... Chimie biologique.
 SENEQUE..... Pathologie chirurgicale
 SEZARY..... Dermatologie et syphiligraphie.
 TROISIER..... Pathologie expérimentale
 TURPIN..... Pathologie médicale.
 VALLERY-RADOT
 (Pasteur)... Pathologie médicale.
 VELTER..... Ophtalmologie.
 VIGNES..... Obstétrique.
 WILMOTH..... Pathologie chirurgicale

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE pour le service des examens

MM.

ALGLAVE..... Pathologie chirurgicale
 BUSQUET..... Pharmacologie.
 CHAILLEY-BERT Physiologie.

MM.

LEROUX..... Anatomie pathologique
 NEVEU-LEMAIRE Parasitologie.
 ZIMMERN..... Physique.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE A TITRE PERMANENT

MM.
ABRAMI Clinique médicale.
AUBERTIN..... Clinique médicale.
BRULE Clinique médicale.
CHIRAY Clinique médicale.
DUVOIR Clinique médicale.
HARVIER..... Clinique médicale.
LIAN Clinique médicale.

MM.
GUENIOT..... Clinique obstétricale.
LE LORIER Clinique obstétricale.
LEVY-SOLAL ... Clinique obstétricale.
METZGER..... Clinique obstétricale.

MM.
BASSET Clinique chirurgicale.
CADENAT Clinique chirurgicale.
HEITZ-BOYER.. Clinique chirurgicale.
MOCQUOT..... Clinique chirurgicale.
MOURE Clinique chirurgicale.
SCHWARTZ Clinique chirurgicale.

V. — CHARGÉS DE COURS

MM.
CHAILLEY-BERT, agrégé..... Education Physique.
FREY..... Stomatologie.
LEDoux-LEBARD..... Radiologie clinique.
WEILL-HALLE Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que es opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni imorobation.

A MON PERE

A MA MERE

A MA FEMME

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE :

MONSIEUR LE PROFESSEUR CLAUDE

Professeur de Clinique des Maladies Mentales
et des Maladies de l'Encéphale.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR AGREGÉ

LEVY-VALENSI

Qui a bien voulu m'inspirer le
sujet de cette thèse.

CASÉRIO



Livre I

L'assassinat du Président Carnot

CHAPITRE PREMIER

L'ATTENTAT

C'était le 24 juin 1894. Le Président de la République Sadi Carnot avait été invité par la ville de Lyon à venir honorer de sa présence l'Exposition universelle organisée dans cette ville.

Sadi Carnot était arrivé la veille, et le peuple lyonnais lui avait fait un accueil enthousiaste.

La municipalité avait offert au Président de la République un banquet au palais du Commerce. Un peu après 9 heures, le banquet terminé, le Président était parti pour se rendre à une représentation de gala donnée en son honneur à 10 heures, au Grand Théâtre.

Précédée d'un peloton de Cuirassiers, la voiture présidentielle, où avait également pris place les généraux Voisin et Borries, et le docteur Gailleton, maire de Lyon, partie de la place des Cordeliers, venait de s'engager dans la rue de la République, longeant la façade Ouest de la Bourse.

Le Président, très acclamé, avait donné l'ordre à sa voiture d'aller au pas.

Celle-ci longea la bordure du trottoir et Sadi Carnot serrait toutes les mains qui lui étaient tendues.

Soudain, un individu, se détachait de la foule massée sur le trottoir de droite, à deux mètres de la voiture, du côté où se trouvait assis le Chef de l'Etat, s'avança par une marche un peu oblique appuyant la main gauche sur le rebord de la voiture, il porta la main droite à la poitrine du Président, sans que les personnes de l'entourage aient vu autre chose qu'un morceau de papier qui resta un instant comme fixé sur les vêtements.

On crut que l'inconnu apportait un bouquet ou un placet, comme il était arrivé d'autres fois dans la journée. Ni le public, ni même les personnalités qui se trouvaient près du Président ne comprirent instantanément ce qui se passait. On était bien loin de penser à un attentat. Mais, en même temps que l'individu au placet, courrait en avant des chevaux en criant, on vit subitement le Président Carnot *faire un haut-le-corps*, puis s'affaïsser sur les coussins de la voiture en portant les mains à la poitrine.

Le public comprit aussitôt ce qui s'était passé, et l'assassin, qui essayait de rentrer dans la foule pour y disparaître fut happé par une multitude de mains qui le mirent en un piteux état. Il aurait été rapide-

ment lynché si des gardiens de la paix n'étaient arrivés et ne l'avaient soustrait à la fureur populaire. Pendant que l'on entraînait l'assassin en lieu sûr, le docteur Gailleton avec l'aide du docteur Poncet qu'il avait fait appeler immédiatement, essayait de donner les premiers soins au blessé; tandis que la voiture prenait en hâte le chemin de la Préfecture.

On apprit bientôt que l'assassin amené devant le commissaire de police Cousin avait déclaré s'appeler Caserio (Santo, Jeromina), de nationalité italienne, et qu'il refusait de donner des détails sur son acte, disant qu'« il ne parlerait que devant la Cour d'assises ».

Aussitôt après l'attentat, M. Charles Dupuy, président du Conseil, ministre de l'Intérieur et des Cultes, adressa aux présidents du Sénat et de la Chambre, aux préfets et sous-préfets et au Gouverneur Général de l'Algérie une dépêche relatant l'assassinat du Chef de l'Etat.

Cette dépêche plongeait la France entière dans l'étonnement et dans la douleur, et, dans les provinces les plus reculées, on passa la nuit à attendre des nouvelles.

Quand, dans la matinée, on apprit que le Président était mort et que son assassin était un anarchiste de nationalité italienne, ce fut une explosion unanime de colère contre l'Italie.

Pendant la journée du 25 juin, à Paris, à Lyon, en Provence, on pillait les boutiques italiennes; il y eut des bagarres assez violentes entre ouvriers français et italiens. On manifesta violemment devant le consulat d'Italie à Lyon. A part quelques « péroreurs » que d'ailleurs la foule amenait aussitôt d'elle-même au commissariat, la France entière pleurait un grand homme d'Etat et un citoyen intègre.

FICHE ANTHROPOMETRIQUE DE CASERIO

Casério, Santo, Iéronimo, fils d'Antoine et de Martina Broglia, boulanger, sans papiers

I. RENSEIGNEMENTS ANTHROPOMETRIQUES :

Taille :	1m71-6	Tête :		Couleur de l'iris gauche :	
Voute :	"	longueur	18cm2	Impigmentée, intermédiaire,	
Envergure :	1m77	largeur	15cm4	verdâtre clair.	
		Longueur :			
Buste :	0m86-6	pied gauche	26cm7		
Oreille droite :		médius »	12cm0	AGE de 20 ans	
longueur :	6cm2	auriculaire	9cm3	NE le 28 septembre 1873 à	
largeur :	3cm4	condée »	47cm3	Motta-Visconti (Italie)	

II. RENSEIGNEMENTS DESCRIPTIFS :

Front :	inclinaison : droit	Oreille droite	lobe : uni, grand, convexe.
Nez :	dos rectiligne	Barbe :	naissante.
	base horizontale	Cheveux :	chatains, moyens
	dimensions moyennes	Autres traits caractéristiques :	menton effacé et fossette.
Oreille droite :		Age :	apparent.
bordure postérieure :	ouverte et plate		

III. OBSERVATIONS RELATIVES AUX MENSURATIONS, MARQUES

PARTICULIERES ET CICATRICES

1. Forte envie, rousse, poilue, ovale de 8/4 verticale à 4 dessus coude gauche postérieur.
2. Saignée sur coude droit postérieur, nævus poilu à 4 sous coude droit externe. Cicatrice rectiligne de 3 cm oblique externe entre pouce et index droit postérieur.
3. Nævus poilu à 3 cm. en avant goutte gauche.
4. Nævus à 4 sous aisselle gauche.
5. Deuxièmes orteil droit et gauche chevauchent sur les 1^{er} et 3^e.

CHAPITRE II

LES DERNIERS MOMENTS DU PRÉSIDENT CARNOT

Il avait été impossible de sauver le Président, malgré le dévouement de tous et les soins éclairés que lui prodiguèrent les docteurs Gailleton et Poncet.

Laissons d'ailleurs parler le docteur A. Poncet qui était arrivé quelques secondes à peine après le coup de poignard et qui devait assister Sadi Carnot jusqu'à sa mort.

« Le Président, dit-il dans sa déposition, était affalé dans sa voiture, les bras inertes pendants le long du corps, la tête abandonnée à elle-même, renversée. La face était d'une pâleur effrayante, les paupières mi-closes, l'œil vitreux et si l'on n'eût entendu de temps à autre quelques légers gémissements, on eût pu croire que tout était fini.

« Au milieu de l'affolement général, au milieu des cris de la foule, des bruits de la voiture et des cava-

liers qui formaient l'escorte du Président, il n'était pas possible de se rendre compte, soit de l'état du cœur, soit de l'état de la respiration. Les mains étaient froides et il me sembla ne plus sentir le pouls.

« Le collapsus était tel qu'avec M. Gailleton nous redoutions d'un moment à l'autre la mort du Président.

« Je pris alors place à ses côtés et je me hâtai avec mon collègue d'ouvrir les vêtements, et de faire sauter avec les mains tout ce qui pouvait être une gêne pour la respiration.

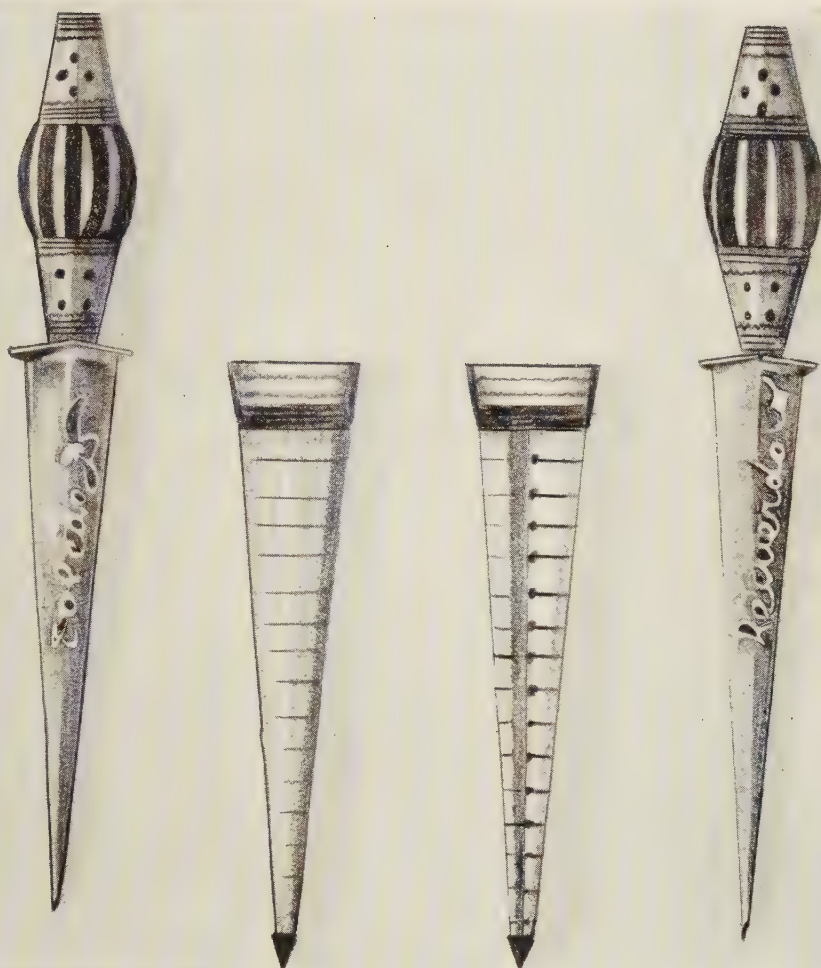
« En même temps, nous cherchions à nous rendre compte du siège, des caractères de la blessure guidés par le sang qui souillait le plastron de la chemise, nous découvrîmes aisément à droite, à trois centimètres environ de l'appendice xyphoïde.

« Au-dessous des cartilages costaux correspondants, une plaie de vingt à vingt-cinq millimètres de longueur, légèrement oblique suivant la direction des mêmes cartilages et à bords nets, comme dans une blessure par un instrument tranchant.

« Du sang noir s'en échappait, et la quantité de sang perdu, à en juger par les vêtements imprégnés pouvait être évaluée à trois quarts de verre environ.

« L'état de choc traumatique intense dans lequel se trouvait M. Carnot, le siège de la plaie, etc., nous permirent de porter de suite le diagnostic de plaie

L'ARME DU CRIME



pénétrante du foie avec hémorragie interne abondante. En dehors du reste de ces signes, il fallait redouter une blessure intra-abdominale d'une grande profondeur, car, au moment même du crime, M. Gailleton placé en face du Président avait perçu comme un bruit sourd, tel que peut le produire un coup assez violent, un coup de poing par exemple, et il en avait conclu très justement que, s'il s'agissait d'un coup de poignard, la lame avait dû pénétrer jusqu'à la garde.

« Pour lutter de mon mieux contre ces accidents si graves je m'efforçai de placer le Président dans une position telle que la circulation facilitée des centres nerveux pût conjurer une mort imminente. Un mouchoir chiffonné fut appliqué et maintenu légèrement sur la plaie.

« Pendant ce temps le landau s'avancait au galop des chevaux dans la direction de la Préfecture où M. Carnot avait ses appartements et qui était distante de sept à huit cents mètres du lieu de l'attentat.

« Arrivé à la préfecture, le Président toujours complètement inerte, et qui, dans le trajet, ne donna guère d'autres signes de vie que de faibles gémisséments et que deux ou trois mouvements nauséeux sans vomissements, fut transporté dans sa chambre à bras le corps et étendu sur son lit la tête aussi bas que possible.

« Pendant qu'on apportait les instruments nécessaires, les pansements et les solutions antiseptiques réclamées dès le début à l'Hôtel-Dieu, j'appliquai sur la paroi abdominale des serviettes glacées et, comme dans le lugubre parcourt, par de légères flagellations du visage, par des interpellations à voix forte, etc., j'essayai de rappeler le Président à la vie.

« Quelques instants après un lit de camp était dressé dans cette même chambre, et lorsque l'illustre blessé y fut transporté, je tentai la seule opération qui pût permettre sinon de le sauver, du moins de prolonger son existence. Convaincu par un nouvel examen qu'il s'agissait d'une blessure du foie et que le véritable danger immédiat était dû à une hémorragie interne, je n'hésitai pas, prenant la plaie comme point de départ, à pratiquer une laparatomie latérale. L'extrémité de l'index gauche introduit dans l'ouverture qu'avait faite le poignard, m'avait permis de reconnaître le foie sous-jacent; un flot de sang noir s'en échappa après cette rapide exploration. A ce moment le collapsus loin de diminuer paraissait s'aggraver; il ne pouvait donc être question d'anesthésie, et je me hâtai de débrider par en bas sur une longueur de dix à douze centimètres.

« Cette incision était plus ou moins oblique par rapport à la ligne blanche; elle seule pouvait donner

un jour suffisant, car, par en haut, les côtes faisaient barrière et le poignard avait certainement pénétré de haut en bas et de dedans en dehors. Je fus frappé du peu de sang contenu en apparence dans la cavité abdominale; un coup de tampon assécha facilement les viscères sous-jacents, et, en me baissant, j'aperçus sous les fausses côtes le lobe gauche du foie qui saignait par sa face convexe.

« J'explorai cette face avec l'extrémité de l'index, et bientôt je rencontrai une plaie franche, nette, de dix-huit à vingt millimètres de longueur, répondant bien par sa forme et sa direction à celle de la peau.

« Le doigt y pénétrait à une profondeur égale; on se rendait aisément compte que la plaie était en entonnoir, reproduisant ainsi la forme de la lame qui avait pénétré profondément.

« Pendant ces manœuvres d'exploration et de compressions locales, l'hémorragie s'arrêtait et on ne voyait plus sourdre de sang nulle part.

« Je substituai alors à mon doigt une mèche de gaze iodoformée qui, conduite avec des pinces longues, devait par son tassement dans la perforation du foie, faire l'office d'un tampon hémostatique.

« Un inventaire minutieux des viscères voisins ne révéla aucune particularité pathologique; l'épiploon, la partie accessible de l'estomac, l'intestin, la vésicule biliaire, etc., furent rapidement examinés; ils

étaient indemnes, comme je l'avais du reste supposé, à priori, en ne voyant ni gaz, ni liquides biliaires ou intestinaux s'échapper par la plaie. Enfin, le doigt, engagé sous la face inférieure du foie, ne m'avait donné aucune indication appréciable.

« Dès le premier coup de bistouri, le Président sortit du collapsus profond dans lequel il se trouvait : il se plaignit de souffrir au niveau de la plaie et prononga quelques paroles : « Oh ! docteur, que vous me faites mal ! », dit-il à diverses reprises, d'une voix très intelligible non éteinte. A un moment donné il ajouta même : « Faites attention, j'ai une typhlite. » En même temps le pouls se relevait, il battait à 140 et quoique l'état général restât sensiblement le même, nous eûmes comme une lueur d'espoir. »

Jusque-là le docteur Poncet avait été assisté dans cette intervention par les professeurs Gailleton et Lépine, et quelques médecins, civils ou militaires. Sur ces entrefaites arrivèrent les professeurs Ollier et Monoyer, suivis des docteurs Gandolphe, Fabre, etc. Le professeur Ollier explora de nouveau le fond de la plaie opératoire, il constata la blessure du foie, la nécessité d'un tamponnement hémostatique et, d'accord avec lui, pour n'avoir aucun doute sur la conduite définitive à tenir, le docteur Poncet débrida en dedans vers la ligne médiane, sur une longueur de cinq à six centimètres.

Après avoir récliné les bords de la plaie en dehors, avec des pinces hémostatiques appliquées sur eux et servant de tracteurs, ils pratiquèrent une nouvelle exploration; la mèche de gaze iodoformée, préalablement introduite était souillée par un écoulement sanguin qui, en apparence tout au moins, n'avait rien d'inquiétant; elle fut, pour plus de sûreté, enlevée et remplacée par une autre enfoncée aussi méthodiquement que possible dans la perforation hépatique. L'indication chirurgicale était remplie. Fallait-il faire plus? Devait-on recourir à la suture du foie? Le docteur Poncet et le professeur Ollier ne le jugèrent pas utile, et cela pour plusieurs raisons; en premier lieu, l'état si grave de choc traumatique dans lequel se trouvait le Président contre-indiquait toute opération de longue durée, et surtout toute opération préliminaire qui, dans l'espèce, eut été nécessaire pour arriver directement sur la blessure du foie et en pratiquer l'occlusion hémostatique.

A en juger, en effet, par la situation de la blessure de cet organe, placée à deux ou trois centimètres environ au-dessus du rebord des côtes voisines (ce qui leur avait fait penser que la blessure avait été produite dans un mouvement d'inspiration), il eut fallu pour exécuter cette suture et pour pouvoir compter sur ce genre d'hémostase se donner du jour en pratiquant une résection costale. Le foie d'autre part

quoique parfaitement sain était de petit volume, soit qu'il fut ainsi normalement, soit qu'il eut perdu de ses dimensions par le fait d'une déplétion sanguine rapide, d'une saignée ayant entraîné son exsanguification.

Ils jugèrent donc plus prudent et plus utile de recourir à un tamponnement antiseptique et surtout une considération entre toutes les engagèrent à persister dans cette manière de faire : c'est, à partir du tamponnement, l'arrêt de l'hémorragie par la blessure du foie ainsi traité. La plaie fut pansée à plat, avec une première couche de gaze légèrement iodiformée et des couches nombreuses de gaze stérilisée, chiformée, placées au-dessus. Pendant longtemps le docteur Poncet maintint avec le plat de la main, les pièces du pansement, en exerçant une pression assez forte. Ce mode de fixation du pansement fut maintenu quelques instants, car on craignait le retour de l'hémorragie.

Vers les onze heures et demie, en enlevant quelques couches superficielles de gaze, les couches profondes furent trouvées imprégnées de sang.

Quelques-unes d'entre elles furent enlevées, mais il sembla qu'il s'agissait plutôt d'une imbibition par du sang resté dans la cavité abdominale que par la continuation de l'hémorragie. Du reste, à partir du moment où l'opération avait été commencée et l'hé-

mostase assurée, le Président Carnot était sorti du collapsus profond où il se trouvait jusqu'alors. Il répondait nettement avec une parfaite lucidité aux questions qu'on lui posait. De temps à autre, il prenait un fragment de glace, une cuillerée de champagne glacé.

Entre onze heures et minuit, on fit à un intervalle de trente minutes deux injections sous-cutanées d'un gramme d'éther. Vers minuit, le Président paraissait souffrir davantage; on eut recours, à un intervalle à peu près égal, à une double injection sous-cutanée de chlorhydrate de morphine (un demi-centigramme par injection); mais la situation n'en restait pas moins extrêmement grave. La face immobile, était d'une pâleur livide, cadavérique; le pouls qui, de temps à autre, semblait être meilleur, devenait de plus en plus petit. Les extrémités étaient froides et la mort approchait. Avec un calme et une résignation vraiment héroïque, le Président de la République s'affaissait lentement sans un mot de regret, de récrimination.

A aucun moment il ne fit allusion à l'attentat dont il avait été victime.

Plusieurs fois seulement, lorsqu'on appelait l'attention sur ses souffrances, il se plaignit de douleurs dans la région épigastrique, au niveau de la plaie, dans les lombes. Comme il mandait le colonel Cha-

moins, le docteur Poncet lui fit observer qu'il était là et que tous ses amis se trouvaient auprès de lui. « Je suis très touché, répondit-il, d'une voix encore forte, de leur présence et je vous remercie de ce que vous avez fait pour moi. »

Vers minuit Mgr Couillé rendit visite à l'illustre mourant et lui administra l'extrême-onction.

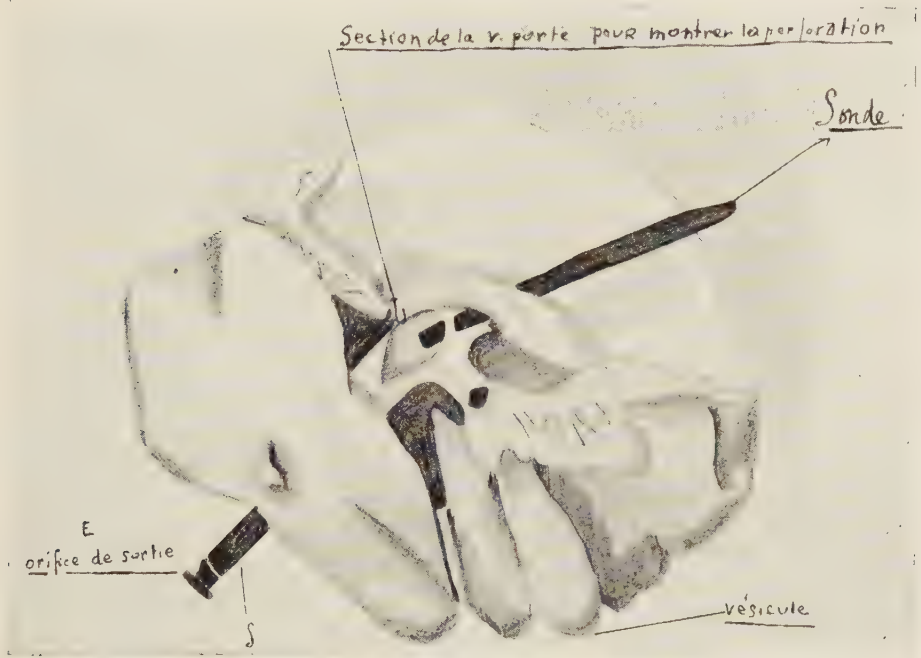
Quelques instants après, à minuit et demi, les phénomènes agoniques se précipitaient. A aucun moment il n'y eut de nausées, de vomissements, et quoique le Président eut accusé à deux ou trois reprises une certaine gêne de la respiration, celle-ci resta calme jusqu'à la fin qui s'annonça par quelques soubresauts convulsifs se produisant surtout du côté du diaphragme et des muscles de la paroi abdominale de telle sorte que si la plaie n'eut été fermée par le pansement maintenu par une compression manuelle énergique, l'intestin aurait fait hernie au dehors.

A ce moment aussi, du sang noir s'écoula en assez grande quantité, confirmant les prévisions d'une hémorragie interne, alors que le sang, immédiatement après l'attentat et durant les longues minutes passées dans la voiture, dans une position demi-assise, avait dû se collecter surtout dans l'excavation pelvienne et dans les fosses iliaques.

Quelques instants après, les convulsions agoniques disparurent, le Président Sadi Carnot avait cessé de vivre.

BLESSURE DU FOIE — PLAIE DE SORTIE

Double plaie de la veine porte



La Sonde S indique le trajet du poignard, de gauche à droite.

L'encoche E située à la partie postérieure de la plaie et à gauche de la sonde avait une longueur de huit millimètres.

CHAPITRE III

AUTOPSIE ET CONSIDÉRATIONS MÉDICO-LÉGALES

Les causes de la mort du Président.

Dans la matinée du 25 juin, l'effarement était tel qu'on avait même renoncé à l'autopsie devant le refus de M^{me} Sadi Carnot. Et cependant, la qualité de la victime, Chef d'Etat, sa mort tragique imposaient cette opération.

Le maire de Lyon, le docteur Gailleton insista longuement auprès des Pouvoirs publics, montrant qu'il fallait que les responsabilités fussent nettement établies. De son côté M. Ollier usa de toute son influence sur M^{me} Sadi Carnot. La veuve éplorée céda à des instances si pressantes et accorda l'autorisation à la condition que cette autopsie serait partielle, limitée à la région blessée et, qu'en outre, l'opération serait dirigée par le professeur Ollier.

Celui-ci demanda à être secondé dans son opération par des médecins légistes.

L'autopsie partielle fut pratiquée le 25 juin à 2 heures de l'après-midi. Elle fut suffisante pour expliquer les causes de la mort et faire voir que celle-ci résultait nécessairement du coup de poignard, que la blessure était fatalement mortelle.

Voici d'ailleurs le procès-verbal d'autopsie, opération à laquelle assista le docteur Planchon, médecin ordinaire du Président arrivé le matin même avec M^{me} Carnot :

« Les docteurs en médecine soussignés ont procédé aujourd'hui à l'autopsie du Président de la République française.

« Ils ont constaté les lésions suivantes :

« La blessure siégeait immédiatement au dessous des fausses côtes droites, à trois centimètres de l'appendice xiphoïde. Elle mesurait vingt à vingt-cinq millimètres et la lame en pénétrant avait sectionné complètement le cartilage costal correspondant.

« La lame du poignard a pénétré dans le lobe gauche du foie à cinq ou six millimètres du ligament suspenseur.

« Elle a perforé l'organe de gauche à droite et de haut en bas, blessant sur son passage la veine porte qu'elle a ouverte en deux endroits. Le trajet de la blessure dans l'intérieur du foie est de onze à douze

centimètres. Une hémorragie intrapéritonéale fatalement mortelle a été le fait de cette double perforation veineuse. »

Le professeur Lacassagne qui, en sa qualité de professeur de Médecine légale, aida le docteur Ollier dans son opération donne plus de détails sur les lésions qu'ils trouvèrent.

Après avoir indiqué la direction, la longueur, le siège de la plaie, il nous a donné les précisions suivantes sur les diverses phases de l'autopsie.

On agrandit alors, dit-il, les incisions, de manière à découvrir les organes sous-jacents et on nota les lésions suivantes.

Le cartilage propre de la septième côte présentait une section complète, siégeant à quatre centimètres de l'insertion sternale de la côte et à trois centimètres de la ligne médiane. Cette section était verticale dans sa direction générale, mais un peu obliquement dirigée de dedans en dehors et de haut en bas. Elle avait la disposition d'une ligne brisée à deux directions faisant entre elles un angle de 160 degrés ouvert en dehors. La section du cartilage avait vingt-deux millimètres et intéressait légèrement l'espace intercostal situé au-dessus.

A travers la paroi thoracique, le trajet du couteau avait perforé les insertions du diaphragme, mais le sinus costo-diaphragmatique de la plèvre était

indemne. Au-dessous du feuillet pleural, on trouva une infiltration sanguine dans les mailles.

Entre les anses intestinales et dans le petit bassin, on recueillit des caillots et du sang noir liquide. La quantité totale pouvait être évaluée à 1.200 grammes. On enleva le foie et l'on reconnut alors qu'il était traversé de part en part, la plaie d'entrée se trouvait sur le lobe gauche près du ligament suspenseur; elle avait vingt-six millimètres dans son plus grand diamètre.

Un corps mousse introduit dans cette ouverture, ressortit à la face inférieure du foie dans la dépression rénale du lobe droit.

La plaie de sortie était presque aussi grande que celle d'entrée, elle avait vingt-quatre millimètres. Le poignard avait traversé le lobe gauche du foie, et pénétré dans la bifurcation droite du sinus de la veine porte dont il avait perforé la paroi inférieure. On ouvrit aux ciseaux le sinus de la veine porte, après avoir débarrassé le vaisseau du tissu cellulaire qui l'entourait; on y trouva des caillots mous, diffluents. On aperçut alors l'ouverture de la paroi supérieure de la hanche droite de la veine porte.

Le foie était sain; il paraissait petit ce qui avait pour cause l'état exsangue des organes; son diamètre transversal était de trente-cinq centimètres, son diamètre antéro-postérieur de vingt-deux.

Le tissu hépatique n'était le siège d'aucune altération pathologique macroscopique; sa consistance était normale. A la coupe les acini étaient nets; ils ne présentaient de dégénérescence d'aucune espèce.

La vésicule était normale, elle ne contenait pas de calculs; elle renfermait deux à trois grammes de bile, ce qui était dû sans doute à l'état de digestion du blessé.

L'estomac de volume normal, n'avait pas été atteint par le poignard. L'intestin grêle n'offrait rien de particulier. Le cæcum était normal et contenait des matières de consistance ordinaire. L'appendice vermiculaire était un peu épaissi et sa surface péritonéale sensiblement vascularisée.

Rien ne fut signalé du côté du côlon, du gros intestin et du rein droit.

Les constatations macroscopiques terminées, la plaie fut suturée aussi exactement que possible et le corps placé sur le lit de parade.

On fit alors, avant la mise en bière, quelques injections sous-cutanées d'alcool méthylique à la partie supérieure du corps pour enrayer et même arrêter la marche de la putréfaction qui avait déjà commencé. Ce procédé d'embaumement avait été préconisé par Parcelly dans sa thèse parue quelques temps auparavant.

Les experts qui pressés par les circonstances

n'avaient pas eu le temps de faire les constatations complètes pour déterminer les particularités de la blessure, décidèrent que le foie, qui paraissait devoir se putréfier très rapidement, serait placé dans l'alcool pour un examen ultérieur. Cette immersion dans d'alcool explique la diminution du poids de l'organe, qui fut pesé après un séjour de quinze heures dans ce liquide : il pesait seulement 1.198 grammes.

La plaie d'entrée était oblique par rapport au ligament suspenseur dont elle était distante en avant de 17 millimètres, en arrière de 7 millimètres; à la partie antérieure de cette plaie se trouvait une encoche de 4 millimètres.

La plaie de sortie était largement béante, triangulaire, le petit côté du triangle était postérieur; sa longueur était de 8 millimètres.

En examinant la face inférieure du foie, on apercevait une plaie de la branche droite de la veine porte au moment où elle s'enfonce dans le tissu hépatique; cette plaie cachée en partie par le rebord saillant du foie, intéressait le tissu hépatique en même temps que la veine; elle avait 16 millimètres comme dimension maxima. Par l'ouverture pratiquée sur la paroi inférieure du sinus de la veine porte on apercevait sur la paroi supérieure de ce vaisseau un orifice presque parallèle au sillon transverse dont la lon-

gueur était de 15 millimètres quand on tendait légèrement les lèvres de la plaie.

n corps mousse introduit par l'orifice d'entrée sortait à la face inférieure du foie en pénétrant dans la branche droite de la veine porte.

Le poignard traversa donc le lobe gauche du foie, suivit la paroi supérieure de la veine porte pour entrer dans la branche droite, traversa la paroi inférieure de ce vaisseau au moment où il s'enfonce dans le lobe droit; l'arme pénétra à nouveau dans le tissu du foie, d'où elle est sortie à trois centimètres de l'extrémité droite du sillon transverse et à six centimètres du bord droit du foie dans le prolongement du sillon transverse.

La longueur du trajet intra-hépatique était de 114 millimètres.

Le foie, ouvert par sa partie supérieure jusqu'au trajet du couteau, montrait que plusieurs ramifications de la branche gauche de la veine porte avaient été sectionnées franchement et presque perpendiculairement à leur direction au niveau de leur origine.

Il résulte des constatations relatées ci-dessus, que la mort fut causée par une plaie pénétrante de l'abdomen, entamant non seulement le tissu hépatique, mais encore la veine porte : ce vaisseau, perforé au niveau de sa branche droite et ayant ses branches de ramification gauches sectionnées dans le foie a laissé

s'écouler une quantité d'autant plus considérable de sang que le blessé était en état de digestion. La constatation de ces lésions démontre bien que toute intervention chirurgicale devait fatalement être impuissante. Ce qui dès l'abord paraît extraordinaire c'est que le Président ait survécu trois heures à sa blessure. Cela n'a rien d'étonnant, puisque le docteur Poncet, sans avoir pu diagnostiquer *a priori* les lésions de la veine porte, agit indirectement sur sa déchirure et créa une oblitération momentanée, incomplète, non pas par le tamponnement, relativement superficiel de la plaie appartenant à la face convexe du lobe gauche du foie, mais par l'occlusion passagère du vaisseau blessé, lorsque, le pansement terminé une main fut en permanence maintenue sur lui. La face postérieure du foie fut ainsi refoulée, plus ou moins comprimée sur les viscères voisins, et l'on sait que dans une plaie veineuse la plus légère compression suffit pour affaïsser les parois de la veine et arrêter ainsi l'hémorragie.

Chez le Président Carnot, les déchirures qui siégeaient sur la veine porte ne donnaient plus dès lors issue qu'à une faible quantité de sang, et c'est ainsi que doit s'expliquer ce retour à la vie pendant près de trois heures à la suite de l'intervention du docteur Poncet.

Un dernier point reste à préciser. Comment expli-

quer que la veine porte ait été perforée en deux endroits différents, alors que l'assassin n'a donné qu'un seul coup de couteau ? ce qui est bien prouvé par les dépositions des témoins et des constatations d'autopsie.

Deux hypothèses sont possibles. Ou bien, comme le suppose le professeur Ollier, l'assassin, sans sortir complètement l'arme l'enfonça et la retourna lui faisant faire une sorte de « tour de clef ». Ou bien, ce qui est plus probable, la double blessure fut causée par le mouvement de recul du Président et par la marche de la voiture en avant qui favorisa l'entrée du poignard jusqu'à la garde. Alors que l'arme à moitié ressortie avait changé de direction, la marche en avant de la voiture la fit à nouveau pénétrer, mais en perforant la veine porte à un niveau différent.

Ainsi donc, Caserio ne porta qu'un coup, mais il fut tel qu'il l'avait désiré, mortel ; et aucune thérapeutique n'aurait pu être efficace.

Livre II

L'Assassin

CHAPITRE PREMIER

SON ENFANCE, SA VIE EN ITALIE ET EN FRANCE

Caserio, Santo Iéronimo naquit le 8 septembre 1873 à Motta-Visconti, en Italie, dans la province de Milan; il appartenait à une famille peu aisée mais très honnête. Son père qui était un modeste ouvrier était connu et honoré dans tout le village, surtout depuis sa noble conduite pendant l'invasion autrichienne. Il avait, en effet, été arrêté avec son frère pour avoir résisté courageusement à l'envahisseur; son frère fut fusillé, et lui, d'émotion et de peur, et surtout à la suite des mauvais traitements, devint épileptique.

Sa mère était une brave et honnête femme qui adorait son fils et aurait tout sacrifié pour lui.

Car tout le monde dans la famille aimait le petit Caserio. Écoutons ce que dit de lui son frère, qui plus tard, à la nouvelle de la condamnation infâ-

mante, devait se suicider, à Turin où il était employé comme domestique chez un nommé Michaelis :

« Santo, quand il était petit enfant, était joli comme un amour, tellement qu'il était choisi dans les processions pour représenter saint Jean; et le jour de la fête du saint, on le promenait à moitié nu couvert seulement d'une peau de chèvre. »

Et de sa sœur :

« Quand Santo était petit, nul n'aurait pu prévoir une semblable fin. C'était un bel enfant blond à la figure très fine, aimé de tous. Il servait dans les cérémonies religieuses et remplissait les fonctions d'enfant de chœur. »

Caserio fut envoyé à l'école primaire de la commune.

Qu'y apprit-il ? Peu de choses.

Voici sa réponse à cet égard au juge d'instruction qui l'interrogeait :

« Je n'étais pas un écolier bien noté; je n'ai jamais eu de prix; je manquais beaucoup l'école. » Cette réponse était sincère. Il suffit de lire le factum que Caserio persista à vouloir lire en cour d'assises pour se rendre compte combien peu il était lettré. Caserio n'avait qu'une de ces instructions inachevées avant même que d'être commencées, plutôt néfastes qu'utile, qui prédisposent facilement à toutes les chimères, à toutes les utopies pourvu qu'elles soient

enseignées par des gens qui paraissent plus éclairés et qui ne le sont pas toujours réellement. Santo resta à Motta-Visconti jusqu'à 13 ans, âge auquel il fit sa première communion. Jusque-là, il avait été apprenti cordonnier dans la commune et il vivait sous l'œil maternel.

Ce qu'il était à cette date, la femme du maire nous le dit :

« ... Jusqu'à 12 ans, il était presque toujours dans ma maison ; c'était un bel enfant aux cheveux bouclés, rubicond et bon ; nous faisions de lui tout ce que nous voulions. »

Mais la commune de Motta-Visconti n'offrait pas de ressources suffisantes de travail. A 13 ans il partit pour Milan.

Quel milieu différent d'avec celui de son village natal !

Là, comme dans la plupart des grandes villes, plus que partout peut-être, les ferments de la révolution sociale étaient en ébullition. Comment pouvait-il à 13 ans résister à l'influence d'un pareil milieu ? Il se passionna en enfant pour ces théories, si séduisantes dès l'abord, d'égalité sociale.

Il entra chez Olgiati, boulanger pâtissier, fit un séjour intermédiaire chez Crispi, puis rentra chez son ancien patron qui le reprit avec empressement. C'est quelques années plus tard qu'il rencontra

l'avocat Gori, anarchiste notoire, qui eut sur sa mentalité une influence déplorable, influence certaine (quoique Casério la nia véhémentement), reconnue par sa famille :

« Vers 19 ans il fréquenta l'avocat anarchiste Gori, dit sa sœur, et se monta la tête en lisant et discourant, semblant un véritable avocat. »

La profession de boulanger lui laissait en effet de nombreuses heures d'oisiveté qu'il occupait à se perfectionner dans la connaissance des théories anarchistes, et à faire « profiter » les autres de ce qu'il venait d'apprendre.

Gori lui-même se défendit d'avoir initié Casério aux idées anarchistes et d'avoir eu une certaine influence sur son acte, mais le fait que Casério est devenu anarchiste seulement le 1^{er} mai 1891 après son entrevue avec le célèbre avocat, et les relations suivies qui s'établirent entre les deux hommes prouvent bien que Gori était l'initiateur et le maître.

Le 27 avril 1892, Casério fut arrêté pour avoir distribué des manifestes anarchistes aux soldats italiens. Il fut condamné pour cette distribution illégale à onze mois de réclusion et sur son appel la peine fut confirmée pour être réduite plus tard, par une mesure générale de clémence à huit mois seulement.

Pour ne pas subir cette peine, il s'enfuit en Suisse. De là, il demanda en vain un passeport qui

lui fut refusé sur l'ordre du sous-préfet d'arrondissement. Il revint alors en cachette à Milan au risque de se faire arrêter. L'avocat Gori fut, en cette circonstance son conseil. Une condamnation nouvelle l'avait frappé comme réfractaire; l'amnistie ne pouvait dès lors le couvrir. Il reprit donc définitivement le chemin de l'exil. Il le reprit sans papiers protecteurs et sans argent. Il traversa grâce à l'appui des compagnons, la Suisse et le Sud-Est de la France. Il s'arrêta à Lyon, à Vienne, puis vint se fixer à Sète où il travailla comme garçon boulanger.

C'est à ce moment qu'il tomba malade et entra à l'hôpital. Il présentait une éruption aux jambes que le docteur Lacassagne estime avoir été d'origine syphilitique.

Là, il s'excita à une propagande effrénée et on racontait que, dans des conciliabules de convalescents, les plus sombres complots étaient préparés. Le disciple de l'idéaliste Gori était devenu un partisan acharné de l'action directe. Caserio déclara d'ailleurs lui-même que ses idées criminelles avaient été la conséquence de son séjour à l'hôpital de Sète.

Après sa guérison, il n'était plus le même, il était devenu beaucoup plus violent et emporté. « Son caractère, dit M. Violla, qui fut son dernier patron, laissait à désirer, il était très vif, emporté, et, à propos de rien il se mettait en colère; il m'en a donné

une preuve samedi passé. Sur une observation que je lui fis au sujet de son travail, il me déclara que je n'avais pas à insister, qu'il me quitterait à la fin de son mois qui finissait le 24. »

Car l'occasion qu'il attendait depuis plusieurs mois de passer aux actes, se présentait : le voyage présidentiel à Lyon. Son parti était pris. Il montrerait l'exemple de l'action anarchiste, et vengerait les opprimés en tuant le Président Carnot qui était à ses yeux la personnification de la bourgeoisie.

CHAPITRE II

L'EXÉCUTION DU CRIME

Donc, le samedi 23 juin, à 10 heures du matin, Casério demanda à son patron de lui régler son compte. Il toucha 20 francs pour solde de son mois de 30 francs. Il avait en poche 5 francs sur l'acompte de 10 francs que son patron lui avait donné le 17.

Vers 11 heures du matin, il alla rue des Casernes où il acheta le poignard qu'il paya 5 francs.

C'est une arme curieuse, plutôt digne de figurer dans un musée que d'être maniée par un assassin (voir planche III). Il a 28 centimètres de long avec sa gaine. La longueur du manche est de 8 centimètres et demi, celle de la lame de 16 et demi; la largeur maxima de la lame est de 25 millimètres : la coupe de celle-ci est de forme losangique. Le manche est composé de deux bobines en forme de cône tronqué, se faisant face par les bases et au milieu

desquelles se trouve une olive. Les deux bobines sont formées d'une armature de cuivre d'une faible épaisseur posée sur une feuille de clinquant rouge violacée. Cette armature de cuivre est percée de trous ronds qu'on voit sur la gravure (qui représente l'arme demi-grandeur naturelle). Dans chaque trou on aperçoit la feuille du clinquant du dessous. Entre les deux bobines tronconiques se trouve l'olive dont le dessus est constitué par de petites lames d'os et de cuivre alternant entre elles; les lamettes d'os sont unies, celles de cuivre sont dentelées. Par ces dentelures, entre les bords des petites lames de cuivre ou d'os, on aperçoit le même clinquant que par les trous des bobines tronconiques.

Le morceau de métal en croix qui forme la garde est du fer ou de l'acier brut.

La lame est grossièrement damasquinée, à l'acide, sans dorure. Sur l'une des faces est écrit « Toledo », sur l'autre « Recuerdo », dans le sens de la longueur. La gaine est en velours bleu; la couture est garnie d'un passepoil rouge, en long, sur un seul des côtés. A chaque extrémité de la gaine se trouve une monture en cuivre; celle du haut a 18 millimètres de long, celle du bas 35 millimètres. La pointe est cassée; il faut supposer que c'est après le crime qu'elle se brisa, lorsque l'assassin la laissa tomber sur le pavé de la rue.

Après avoir acheté son poignard, Caserio alla se promener dans la ville, où il fit quelques stations dans différents cafés, sans que pour cela on puisse penser qu'il s'enivra.

Vers une heure dans la nuit, il alla au Café du Gard où il demanda l'*Intransigeant*. Il échangea divers propos avec le patron et des consommateurs, il allait, dit-il, à Lyon; mais ces gens pensèrent qu'il plaisantait.

« Vers 3 heures du matin, dit-il dans sa déposition (qui fut reconnue exacte jusqu'aux plus minutieux détails), je me suis rendu à la gare, le train direct sur Montpellier venait de partir, mais j'ai pris à 3 h. 5 le train pour Montbazin. Repartant de Montbazin à 4 heures, je suis arrivé à Montpellier à 4 h. 43.

« Il n'y avait plus de train pour Avignon avant 11 h. 23 du soir; j'ai été trouver M. Laborie que j'avais connu à Sète et j'ai passé toute la soirée en compagnie de M. et M^{me} Laborie et d'un camarade de Laborie.

« Ils m'ont accompagné à la gare à 11 heures. A 11 h. 23 du soir, je suis parti; j'avais demandé un billet pour Avignon, mais on m'a dit que le train n'allait qu'à Tarascon.

« A Tarascon, l'employé qui donne les billets m'a dit que pour aller en troisième jusqu'à Avignon, je devais attendre jusqu'à 7 heures du matin, tandis que

en payant 1 franc de plus je pouvais partir tout de suite par l'express. Je me suis décidé et j'ai payé 2 fr. 45, je suis monté dans un compartiment de première qui était plein et j'ai du rester debout pendant la demi-heure du trajet. Tous ces bourgeois semblaient effrayés en voyant au milieu cet homme si mal habillé. Je portais les vêtements avec lesquels j'ai été arrêté à Lyon : pantalon et veston gris clair, casquette plate en drap gris clair avec une grande visière de même étoffe.

« Je suis descendu en gare à Avignon le dimanche 24 juin à 2 h. 40 du matin, j'ai remis mon billet à l'employé chargé de le recevoir. Ce même employé (ou un autre) à qui j'ai demandé ensuite l'heure du premier train pour Lyon en troisième classe et le prix m'a répondu : 4 h. 10 et 11 fr. 50. Après être sorti de la gare quelques instants, j'y suis rentré pour y dormir sur un banc jusqu'à 3 heures et demie. Je suis sorti de la gare de nouveau pour acheter un petit pain de deux sous chez le premier boulanger que j'ai trouvé. Puis je suis revenu à la gare, j'ai compté mon argent; il me restait à peu près 12 francs, mais j'ai réfléchi que si je dépensais 11 fr. 50, il ne me resterait pas assez pour manger et pour mon tabac. Je savais, pour l'avoir faite en 1893 en sens inverse, que la route de Vienne à Lyon n'était pas très longue. J'ai demandé un billet pour Vienne et n'ai payé que 9 fr. 80.

« Au départ d'Avignon, à 4 h. 12, j'étais seul. En route il est monté ou descendu une foule de gens. A l'arrivée à Vienne vers 9 heures trois quarts, mon wagon était complet. J'avais acheté en route, je ne sais à quelle gare, le numéro du journal *Lyon Républicain* dont j'ai détaché le programme de la journée que l'on a retrouvé sur moi. C'est également dans un morceau de ce journal que j'ai enveloppé la poignée du poignard qui dépassait trop la poche et aurait pu attirer l'attention.

« A Vienne j'ai vu ou cherché à voir plusieurs personnes que j'y avais plus ou moins connues en 1893. J'ai dit à deux personnes et notamment au perruquier qui m'avait rasé que je partirais pour Lyon en chemin de fer par le train de 3 heures du soir.

« Vers 1 heure et demie du soir, j'ai bu un verre avec le perruquier, puis je suis parti après à Lyon, tout seul.

« Je suis sorti de Vienne par la rue de Lyon où, à droite, une plaque indicatrice porte : Vienne à Lyon, 27 kilomètres; à Lyon-Bellecour, 29 kilomètres. Un peu avant d'atteindre cette plaque, j'avais acheté un paquet de tabac de 0 fr. 50 dans un débit situé du même côté de la route. Il devait être à peu près 2 heures.

« En sortant de Vienne, j'ai vu beaucoup de personnes qui allaient se promener.

« A une dizaine de kilomètres de Vienne deux hommes étaient assis au bord de la route, fumant. L'un avait enlevé sa jaquette. Ils semblaient des paysans endimanchés, l'un de 25 ans environ, l'autre de 35 à 40. Ils m'ont demandé la route de je ne sais quelle localité, j'ai répondu : « Je vais à Lyon. Tout ce que je sais, c'est que je suis sur la route de Lyon. »

« Un peu plus loin, j'ai rencontré un groupe de trois personnes, un homme et une femme aveugles, et entre eux deux une femme qui les conduisait.

« C'était probablement des mendiants, ni vieux, ni jeunes. Ils se sont arrêtés devant une maison sise au bord de la route, à droite; une femme était sur la porte de cette maison. La conductrice des aveugles a salué cette femme, comme pour demander la charité. C'était environ à 12 kilomètres de Vienne.

« Peu après cette rencontre, j'ai demandé à boire un verre d'eau dans une maison située à une quinzaine de pas de la route, à main droite. Il y avait là un homme âgé avec un chien de garde qui a aboyé après moi et que son maître a fait taire. Cet homme venait justement d'aller puiser de l'eau dans un arrosoir. Il m'a dit qu'elle était fraîche, j'en ai bu deux verres. Il m'a dit de m'arrêter parce que j'avais chaud et que cela me ferait du mal. Ensuite j'ai traversé un beau village (probablement Saint-Sympho-

rien-d'Ozon) où j'ai remarqué à droite une belle maison avec une grille et une cour. Il y avait en grandes lettres : « Gendarmerie Nationale. » C'était à peu près à moitié chemin.

« Il est tombé un peu de pluie, je me suis abrité dix minutes sous un arbre. Puis, j'ai atteint un autre village plus petit que le précédent (probablement Ferzin). J'ai laissé à gauche une maison portant « Gendarmerie Nationale ». Au devant, un gendarme, en petite tenue de toile blanche, assis avec deux femmes, fumait sa pipe. J'ai passé en fumant moi-même la cigarette. Il ne m'a rien dit. Un peu plus loin quatre personnes jouaient aux boules, dont un homme d'une quarantaine d'années et une jeune fille d'une vingtaine d'années qui portait des lunettes. Ensuite et à gauche il y avait le « restaurant des chasseurs ». Ensuite un poteau de fer sur la route portait « Rhône » et de l'autre côté « Isère » et l'interdiction de la mendicité dans ce département.

« Je suis parvenu à un grand village avec beaucoup de fabriques et de grandes cheminées (Saint-Fons).

« A gauche il est sorti d'un cimetière plus de trente personnes en deuil dont deux ou trois pleuraient comme si l'on venait d'enterrer un mort.

« Après avoir laissé à gauche un chemin en pente assez forte vers le chemin de fer, j'ai trouvé sur la

route qui se nommait en cet endroit rue Nationale, la voie du tramway à vapeur venant de la droite et tournant à angle droit sur ma route, à Lyon. J'ai vu un train à vapeur venant de Lyon, puis un autre se dirigeant sur Lyon, plein de monde et orné de drapeaux tricolores.

« En route, à droite ou à gauche, j'ai vu une rue Carnot, je me suis cru à Lyon, mais il y avait beaucoup à marcher.

« J'avais passé à Lyon 17 à 18 jours, en avril 1893 probablement, mais, ignorant la langue, je ne m'étais guère écarté de l'endroit où je travaillais et de celui où je couchais et j'étais seulement venu jusqu'à la place de la Guillotière (place du Pont) où il y avait un concert dans un café, et le Rhône à peu de distance, avec un grand pont conduisant au centre de la ville. Je voulais donc arriver à la Guillotière pour m'orienter. A force de suivre la voie du train à vapeur, j'ai rencontré un train à chevaux sur lequel j'ai lu « La Guillotière ». Je l'ai suivi, mais il venait probablement de la Guillotière au lieu d'y aller et je voyais des jardins et des petites maisons succéder aux grandes constructions. Cependant deux militaires sont sortis, sur une place, d'une porte où il y avait une grande cour.

« Ils tenaient leurs chevaux, sont montés dessus et sont partis rapidement à gauche. Je les suivais quand

j'ai rencontré un grand jeune homme de vingt-cinq ans environ, bien mis, à moustaches noires. Je lui ai demandé la place de la Guillotière. Il m'a répondu que je n'étais pas sur le chemin, mais que lui-même allait tout près et me conduirait.

« Je l'ai suivi par une rue étroite avec une voie de train à chevaux. Je lui ai dit en route que je venais de Sète et que je ne me rappelais de Lyon que la place de la Guillotière.

« Après avoir marché vite une quinzaine de minutes, ce jeune homme me laissa sur la place du Pont. De là, j'arrivai au grand pont plein, en face, après avoir laissé à droite et à gauche de petits jardins où l'on était en train d'allumer des lanternes de couleur dans les gazons.

« Après le pont, j'ai trouvé une large rue ayant un café sans portes très éclairé et plein de monde; à droite un palais tout neuf, magnifiquement illuminé à gaz. Au bout de cette rue, j'ai vu à gauche une rue toute garnie de lumières faisant des arceaux rapprochés d'un côté à l'autre de la rue. J'ai suivi la foule qui y entrait. J'arrivais à une sorte de place où les arcs lumineux cessaient; mais après quelques hésitations, je m'engageai dans une rue illuminée comme la première et j'arrivai bientôt à un endroit où les gendarmes, gardes de police, etc., faisaient reculer la foule pour laisser la voie libre. Il y avait en

face un grand palais illuminé. J'ai compris que c'était le palais de la Bourse, car j'avais lu sur le journal : « A six heures, grand banquet au palais de la Bourse, et à 9 heures représentation au Grand Théâtre. » Du reste, on a expliqué devant moi que le Président allait sortir de ce côté du palais pour se rendre au Théâtre.

« La manière dont on avait fait ranger la foule me montrait bien la direction qu'allait suivre le Président pour aller au théâtre et j'ai vue que de l'endroit où j'étais je ne pourrais pas parvenir au Président, puisque j'étais sur la gauche de son parcours et je savais depuis plusieurs années que le plus haut personnage occupe toujours la place de droite au fond de la voiture.

« J'étais donc décidé à passer de l'autre côté, mais les agents n'ont laissé passer que des dames, ce qui faisait rire la foule. Heureusement au bout de dix minutes est arrivé une grande voiture à deux chevaux dont le cocher avait sur la voiture une grande plaque de carton blanc avec un numéro ; on a laissé pénétrer cette voiture dans l'espace libre ; une quinzaine de personnes en ont profité pour la suivre et traverser, j'en étais et j'ai atteint l'angle du Palais en face.

« Mais les gens placés là au premier rang protestaient.

« Je leur ai dit : « Laissez-moi passer, je me met-

traî derrière. » J'ai passé en effet derrière la foule et j'ai fait, dans la rue qui va au théâtre, une vingtaine de pas, jusqu'au niveau d'un bec de gaz, probablement le deuxième ou le troisième.

« Je me trouvais d'abord en arrière de la foule formant trois ou quatre rangs, et un peu plus sur la droite de ce bec de gaz. Il y avait notamment à droite du candélabre un homme et une femme avec un petit garçon d'une dizaine d'années qui était monté sur le support du candélabre. Un des gardiens de la paix placés en avant du trottoir a fait descendre cet enfant et j'ai profité du mouvement occasionné par cet incident pour prendre la place de la femme au second rang.

« J'ai fait moi-même à haute voix une réflexion sur ce fait, disant que ce bec de gaz était assez fort pour supporter un enfant. J'en ai fait une autre lorsque les gardiens ont refoulé sur le trottoir deux jeunes gens qui se tutoyaient et en tutoyaient un troisième et ont échangé une conversation à ce propos de mon langage qu'ils ne comprenaient pas, se demandant de quelle nationalité je pouvais être.

« A ce moment, l'un d'eux a tiré sa montre et dit qu'il était 8 heures et demie.

« Un quart d'heure plus tard, un monsieur avec quatre dames, trois jeunes et une âgée, en grande toilette venaient de la droite au milieu de la chaussée.

La foule s'exclamait. Les dames ont pris peur. Deux d'entre elles voulaient revenir sur leurs pas. Finalement elles ont tourné à gauche du côté d'où devait sortir le Président.

« J'affirme n'être pas monté sur le bec de gaz.

« On venait de dire qu'il était 9 h. 5, tout le monde commençait à s'agiter. Il n'avait passé qu'une seule voiture fermée arrivant au grand trot du théâtre à la Bourse pour repartir aussitôt de la Bourse au théâtre.

« Enfin on a entendu la « *Marseillaise* ». Tout d'abord ont passé vite, pour assurer la liberté de la voie, quatre cavaliers que j'ai pensé être de la Garde républicaine.

« Puis, il est venu à tout petits pas des militaires à cheval par pelotons de cinq files de quatre ou à peu près. Après la première troupe, un cavalier tout seul tenait sa trompette sans en jouer. Puis un second peloton comme le premier. Enfin la voiture du Président, dont les chevaux avaient leur tête à trois pas environ de l'arrière du dernier peloton, apparut. La tête du cheval du cavalier de droite se trouvait à peu près au niveau de la tête du Président de la République.

« Au moment où les derniers cavaliers de l'escorte passaient en face de moi, j'ai ouvert mon veston. Le poignard était la poignée en haut, dans l'unique po-

che, du côté droit, à l'intérieur, sur la poitrine. Je l'ai saisi de la main gauche, et, d'un seul mouvement, repoussant les deux jeunes gens placés devant moi, reprenant le manche de la main droite et faisant de la main gauche glisser le fourreau qui est tombé à terre sur la chaussée, je me suis dirigé vivement mais sans bondir, tout droit au Président, en suivant une ligne un peu oblique, en sens contraire du mouvement de la voiture.

« J'ai appuyé la main gauche sur le rebord de la voiture, et j'ai, d'un seul coup porté légèrement de haut en bas, la paume de la main en arrière, les doigts en dessous, plongé mon poignard jusqu'à la garde dans la poitrine du Président. J'ai laissé le poignard dans la plaie et il restait au manche un morceau de papier du journal.

« En portant le coup, j'ai crié, fort ou non je ne puis le dire : « Vive la Révolution. »

« Le coup porté, je me suis d'abord rejeté vivement en arrière; puis, voyant qu'on ne m'arrêtait pas instantanément, et que personne ne semblait avoir compris ce que j'avais fait, je me suis mis à courir en avant de la voiture et, passant à côté des chevaux du Président, j'ai crié : « Vive l'Anarchie », cri que les gardiens de la paix ont bien entendu.

« Puis, j'ai passé devant les chevaux du Président et derrière l'escorte, me dirigeant sur la gauche,

obliquement, pour tâcher de pénétrer dans la foule et de disparaître. Des femmes et des hommes ont refusé de me laisser passer, puis on a crié derrière : « Arrêtez-le. » Un garde m'a mis le premier la main au collet par derrière et j'ai été aussitôt saisi par une vingtaine d'autres. »

Tel est le récit que fit Caserio de son crime et des quelques heures qui le précédèrent.

Il est exact en tous ses détails. On remarque avec étonnement que Caserio s'intéresse à tout, note les plus menus détails et les plus petits incidents de son voyage. Jamais il n'accorde une seule pensée à sa future victime, jamais il n'hésite; il ne réfléchit même pas aux conséquences de son acte. Il a l'air d'accomplir un voyage d'agrément. Et pourtant, il n'a qu'un but : la mort du Président Carnot; nulle autre chose ne compte pour lui, et il ne néglige rien pour arriver à ses fins.

CHAPITRE III

LE PROCÈS ET LA MORT DE CASÉRIO

C'est le 2 août que Casério comparut devant la Cour d'assises du Rhône.

Dès 7 heures et demie, la salle et les alentours du Palais de Justice étaient gardés par un bataillon d'infanterie et par la police. L'audience fut ouverte à 9 h. 10. Maître Dubreuil, bâtonnier de l'Ordre des avocats de Lyon était le défenseur de Casério. Celui-ci fut introduit aussitôt; il portait les habits qu'il avait au moment du crime et qu'on avait dû lui raccommoder, car ils avaient été mis en pièces par la foule. Il n'avait nullement l'allure d'un criminel et l'on se demande comment le professeur italien put, sur une simple photo, le montrer comme le prototype du criminel, aux mâchoires énormément développées, à la barbe absente et aux oreilles de dimensions anormales.

Dans sa physionomie, qui était plutôt douce, dans ses petits yeux bleus très mobiles, sur ses lèvres assez proéminentes, impossible de trouver aucun stigmates du crime.

A toutes les questions du Président, Casério répondait d'une voix douce et monotone. Il relata complaisamment et minutieusement, la façon dont conçut le crime et il montra même cyniquement la meilleure méthode pour se servir d'un poignard, disant qu'il avait visé le cœur, mais que sa main avait légèrement dévié. Il revendiqua hautement la responsabilité de son acte. Il ne voulait surtout pas passer pour fou.

Au Président qui l'interrogeait :

D. — Depuis l'âge de dix ans vous n'avez jamais été malade ?

R. — Non, monsieur.

D. — Vous n'avez jamais eu un moment de délire, jamais un trouble intellectuel, de crises de quelque espèce; vous n'avez jamais été malade ?

R. — Non, monsieur.

D. — Dans votre famille y a-t-il eu des personnes atteintes de maladies qui troublent la raison ?

R. — Non, monsieur.

D. — On a parlé d'un de vos oncles du nom de Casério qui a été fou ?

R. — Les Casério ne sont pas des fous.

D. — Vous connaissez deux oncles qui ne sont pas fous ?

R. — Oui, monsieur.

D. — Il paraît cependant que votre père a eu à un certain moment des crises d'épilepsie. Votre père a été, je crois, profondément ému des faits qui se sont produits au moment de l'occupation autrichienne : il avait été arrêté et il avait vu à côté de lui des camarades...

R. — Son frère.

D. — ... son propre frère qui a été fusillé.

R. — Oui.

D. — Et à la suite de ces faits, des crises d'épilepsie se sont produites. Mais votre père n'était pas fou de naissance.

R. — J'ai toujours vu travailler mon père.

D. — Ce sont vos déclarations à cet égard que je cherche à produire aux débats. La défense se servira probablement de vos documents; il ne m'appartient pas de les discuter, mais j'appelle votre attention sur ce point : votre père a eu des accès d'épilepsie qui se sont produits à la suite d'une frayeur.

R. — Oui, monsieur.

D. — D'ailleurs, le 25 juillet dernier, il y a peu de jours, vous deviez être défendu ou plutôt assisté par un de vos compatriotes et vous avez télégraphié à M. Podreider que vous ne vouliez pas qu'on visita votre mère et votre sœur, que vous aviez tué le Président de la République pour votre idéal anarchiste.

R. — Oui, monsieur.

D. — Vous avez envoyé ce télégramme ?

R. — Oui, monsieur.

D. — Vous avez même envoyé une lettre ?

R. — Oui, monsieur, une lettre.

D. — et vous avez ajouté que vous n'étiez pas (fou) vous-même, que vous protestiez, que vous avez tué le Président de la République pour votre idéal anarchiste. Ce sont vos propres paroles.

R. — C'est bien cela, oui, monsieur.

D. — Nous avons constaté d'ailleurs par la lecture de l'instruction, par le récit fait de votre bouche, dans les interrogatoires que je vous ai fait subir hier, que vous jouissez au point de vue du raisonnement, de facultés ordinaires, sinon au-dessus de l'ordinaire. Vous étiez, nous l'avons dit, d'une modeste famille; votre mère, à en juger par sa correspondance, est une femme de beaucoup de cœur. C'est une femme du peuple, qui a des sentiments élevés; elle a fait de vous ce qui était possible. Vos parents vous ont d'abord envoyé à l'école communale de Motta-Visconti.

R. — Oui, monsieur.

Rappelant l'enfance de Casério, le Président lui dit : « Vous êtes allé à l'école, mais vous n'y avez jamais eu de prix. » Casério répondit : « Je regrette de n'avoir pas plus d'instruction. J'aurais été plus fort. »

D. — Et qu'auriez-vous fait de cette force ?

R. — Je m'en serais servi pour l'idéal.

En aucun moment, il n'accepta de laisser atténuer sa responsabilité en faisant supporter à d'autres une partie de celle-ci. Il voulait toute la « gloire » pour lui.

Questionné sur ses rapports avec l'avocat Gori, il répondit : « Je n'ai pas beaucoup fréquenté (ce qui est faux) les conférences de Gori en 1891, mais j'ai lu des brochures, et je fais plus attention à ce qu'il y a dedans qu'à celui qui les a signées. Du reste, je ferai l'exposé de mes doctrines. »

Le Président l'interrogea ensuite sur ses relations avec les anarchistes italiens, mais, sur ce point Caserio garde un silence complet.

« Je suis boulanger, dit-il fièrement, non un policier. »

Il ne voulait pas reconnaître que son acte avait pu lui causer une certaine répugnance ou du moins l'avoir ému. Il regrette, et le dit, d'avoir pleuré sur sa mère en pensant à la douleur qu'elle allait avoir.

On le questionne : « Vous avez dit que le regard du Président avait produit sur vous une grande sensation » ; il répondit : « Je n'ai eu aucune émotion. »

Il ne regrettait pas son crime ; bien plus, il se vantait de l'avoir prémédité.

D. — C'est parce que vous êtes anarchiste que

vous avez tué M. Carnot. Vous haïssez tous les chefs d'Etat.

R. — Oui, monsieur. Je les haïs tous également.

D. — Vous avez prémédité votre crime, vous le reconnaissez ?

R. — Je le dirai dans ma déclaration.

Casério développa alors en italien de longues considérations : « On n'avait pas eu pitié des femmes et des enfants des anarchistes qu'on a guillotiné en France, pendus en Amérique, fusillés en Espagne. »

L'interprète n'arrivait qu'avec peine à traduire les paroles de l'accusé qui s'exprimait en italien mêlé de mauvais patois. Il dénaturait parfois les mots et ne rendait pas bien leurs nuances, ce qui souleva des journalistes.

A midi, l'audience fut levée.

A la reprise, on assista au défilé des témoins, les docteurs Poncet, Ollier, Lacassagne, etc., le soldat Leblanc à qui Casério avait fait part de son projet la veille du crime, Laborie et des anarchistes.

Le lendemain, ce fut le réquisitoire et la plaidoirie de M^e Dubreuil. Celui-ci basa toute la défense sur le fait que Casério était épileptique, fils d'épileptique, et, par suite, irresponsable. Jusqu'à quel point peut-on admettre une telle assertion ?

C'est ce que nous discuterons plus loin.

Le plaidoyer fini, le Président demanda à Casério s'il persistait à donner lecture de son factum.

Sur la réponse affirmative de l'accusé, l'interprète lut cette œuvre sans originalité dont la Cour interdit la publication en vertu d'une loi nouvellement établie.

Malgré une plaidoirie splendide et des efforts désespérés de la défense, le résultat ne faisait pas de doute.

Au bout d'un quart d'heure de délibération, le jury revint, rapportant un verdict affirmatif sur toutes les questions, muet sur les circonstances atténuantes, dont la lecture fut donnée par le chef du jury au milieu d'un silence religieux.

La Cour rendit donc un arrêt condamnant Casério à la peine de mort et ordonnant que son exécution aurait lieu sur une des places publiques de Lyon, au choix de l'autorité administrative.

Casério écoutait avec un sourire contracté. Il essaya de faire bonne contenance, les deux mains écartées, appuyées sur la barre. Quand le Président l'avertit qu'il avait trois jours francs pour se pourvoir en Cassation, il bredouilla d'une voix sourde : « Vive la Révolution sociale. » Puis, lorsque les gendarmes l'entraînèrent, il se tourna à demi vers les jurés et cria : « Courage, camarades, vive l'anarchie. »

L'exécution avait été fixée pour le 16 août à l'aube.

A 4 h. 40, les magistrats entrèrent, précédés de M. Raux, directeur de la prison, dans la cellule de Casério. Celui-ci s'éveilla aussitôt; bien que le bâtiment où il était incarcéré fut situé près du lieu où il allait expier son crime, il n'avait rien entendu des préparatifs; aussi parut-il tout d'abord ahuri. Casério ne sembla pas se rendre compte tout de suite de la cause de la visite dans sa cellule. A demi-agenouillé sur son lit, il se frotta les yeux; il faiblit légèrement et son visage se décomposa. On crut qu'il allait se trouver mal; mais, par un effort de volonté, il se ressaisit et se jeta hors du lit. A ce moment, M. Raux lui posa la main sur l'épaule et lui dit : « Casério levez-vous; dans quelques instants vous allez expier le crime que vous avez commis. M. le Juge d'instruction que voici est ici pour recueillir les révélations que vous auriez à faire et M. l'aumônier Ponthus vient vous prêter le secours de son ministère si vous le désirez. Votre défenseur, M^e Dubreuil, a tenu à vous assister à vos derniers moments pour recueillir vos derniers désirs. »

Casério, très affecté, répondit : « Je n'ai rien à dire à M. Benoist, juge d'instruction, je refuse tout secours religieux et je ne veux rien dire de particulier à mon défenseur. »

Aussitôt Casério fut saisi par un des aides qui l'invita à s'habiller. Le condamné jeta un regard circu-

laire sur les personnes présentes et murmura quelques paroles incompréhensibles ; l'aumônier s'avança vers Caserio et l'exhorta à renier son passé et à faire une fin chrétienne, mais l'assassin l'écarta de la main en faisant comprendre que la présence du prêtre lui était pénible. En vain, on voulut le conduire à la chapelle ; il refusa.

Les aides le conduisirent au Greffe pour procéder à la formalité de la levée d'écrou.

Deibler signa le registre et prit la livraison du condamné. Tenu par les aides, Caserio fut conduit dans la salle située près de la chapelle où le bourreau procéda à la toilette.

L'un des aides enleva à Caserio le veston gris que les gardiens lui avaient jeté sur les épaules et Deibler le fit asseoir. Les deux aides lui ramenèrent vivement les bras en arrière afin de les lui ligoter, puis une courroie lui fut passée dans les jambes de façon que le prisonnier ne puisse faire des pas de plus de vingt centimètres.

Pendant la toilette, Caserio faiblit. M. Raux lui demanda s'il voulait prendre un cordial et sans attendre une réponse qui ne lui vint pas, il fit apporter un verre de rhum que l'un des aides passa au condamné qui l'absorba d'un trait.

On lui offrit une cigarette, mais il la rejeta d'un brusque mouvement. Enfin tout était terminé. Mal-

gré le peu de succès qu'il avait obtenu près du condamné, l'abbé Ponthus s'avança vers lui et l'accompagna au fourgon qui l'attendait dans la cour. La distance était si courte que seuls les aides et le prêtre restèrent avec le condamné. Deibler sortit à pied. A ce moment, il faisait grand jour.

A 4 h. 54, la porte de la prison s'ouvrit, on entendit le commandement de « Sabre au clair », tout le monde se découvrit; le fourgon sortit de la prison, précédé et escorté de gendarmes et arriva quelques secondes après au pied de la guillotine.

La portière fut poussée, un aide du bourreau, précédé de l'abbé Ponthus, descendit suivi de Caserio. Le condamné, étroitement ligoté, était droit et ferme; il marchait sans être soutenu, mais son visage était livide; complètement rasé, au dire de tous les témoins, il avait l'air d'un enfant.

Caserio jeta un regard sur la foule qui l'entourait, puis se dirigea vers la guillotine et articula d'une voix faible, ces mots, prononcés avec l'accent italien : « Courage, camarades, vive l'anarchie. » Ce furent ses dernières paroles.

Les aides le poussèrent sur la machine et presque au même instant le couteau tomba.

Dans le même instant, on entendit les cris : « Vive l'anarchie », partis probablement de la cellule d'un condamné de la prison voisine.

Casério avait payé sa dette. Jusqu'au bout se fut son orgueil qui le guida ; et, s'il eut au début quelques faiblesses, il les surmonta bien vite. Une seule chose comptait pour lui : être placé dans le cœur des anarchistes à côté de leurs héros, Ravachol, Vaillant, Henry. Il marcha courageusement à la mort pour être digne d'eux et pour être donné en exemple. Il voulait être le martyr de la Révolution sociale.

Livre III

Etude de l'état mental de Casério

CHAPITRE PREMIER

CASÉRIO ÉTAIT-IL ÉPILEPTIQUE ?

Ce fut le plus gros argument de la plaidoirie de M^e Dubreuil : Casério, fils d'épileptique est un dégénéré, épileptique lui-même.

On trouve bien quelques faits assez nets pouvant faire penser que M^e Dubreuil avait raison, mais un examen minutieux suffit à montrer la faiblesse de tous ses arguments.

Primo, dit-il, Casério est fils d'épileptique, neveu d'épileptique, et il montre à l'appui de cette affirmation, un certificat médical, signé du médecin de Motta-Visconti, qui soigna le père au moment de sa première crise.

Deuxièmement, dans sa première enfance, Casério était atteint de rachitisme, ce qui, dit-il, en s'appuyant sur les affirmations du docteur anglais Maudsley (« le crime et la folie »), est une forme de dégé-

nérescence (?) De plus, à l'école, Casério n'a jamais brillé; il paraissait toujours inférieur à la tâche imposée, incapable de faire un raisonnement juste. Actuellement, dit-il « que penser d'un homme qui écrit : « Je passe des jours heureux et amusants pendant que je suis en prison. » Il n'y a que les fous, les hallucinés, les hypnotisés qui puissent trouver amusant le séjour en prison, avec cette menace continue sur sa tête : la condamnation à mort.

Il fait remarquer aussi le sourire doux et inexpressif avec lequel Casério répond à toutes les questions.

En réalité, Casério n'a jamais eu aucune crise d'épilepsie, il ne présentait aucun symptôme ou stigmate de ce mal. Rien ne peut faire penser chez lui à une épilepsie même larvée.

Il n'avait pas les caractères « d'asymétrie épileptogène », décrite par Lasègue. On pouvait toutefois relever un menton effacé et à fossette. Le visage ne présentait pas d'autres particularités, sauf le rire continu, contracté, comme satanique et qui produisait une impression pénible. Ce rire était-il affecté pour la circonstance ou lui était-il habituel ? Il serait difficile de le préciser. Son envergure dépassait de beaucoup la taille; il avait des orteils chevauchant.

Dans la station debout, il avait une attitude rappelant celle des quadrumanes, les pieds étant très écartés, pour élargir la base de sustentation.

Voilà, en cherchant bien, les quelques particularités insignifiantes et de peu de valeur que l'on peut trouver à l'appui de la thèse de M^e Dubreuil.

Mais, à côté de cela, combien d'arguments contre cette hypothèse d'épilepsie !

Sa mémoire est remarquable, presque impeccable ; dans le trajet de Sète à Lyon, il n'oublie aucun détail, se souvient de tout, mieux même que beaucoup de gens normaux n'auraient pu le faire.

Jamais on n'a constaté chez lui d'équivalents épileptiques, jamais d'inconscience, d'absences, jamais de fugues, ou d'impulsions subites. On ne peut, en effet, assimiler à une fugue son voyage à Lyon, qu'il organisa méthodiquement, avec la plénitude de connaissance, très maître de lui, et dans un but déterminé à l'avance.

Il n'y a pas chez lui, traces d'hallucinations, de visions, de cauchemars, ou de crises quelconques. De plus, les épileptiques sont souvent des génitiaux. Or Casério était un frigide. Il a été insensible à l'amour platonique ou autre. Pendant les séjours prolongés dans différentes villes, au cours de ses voyages, il n'a jamais été retenu ou guidé par l'influence de l'amitié ou de l'amour.

On ne peut dire, non plus que son acte criminel fut causé par une impulsion subconsciente ou inconsciente même, comme en présentent parfois les épi-

leptiques ou les individus atteints d'épilepsie larvée. Non, son crime est un crime conscient, prémédité, dont toutes les modalités furent prévues à l'avance et qu'il rumina pendant longtemps en attendant le moment le plus favorable.

Un impulsif n'aurait pas attendu la venue du Président à Lyon, dont la date fut si souvent remise; il serait allé à Paris et il aurait perpétré son crime dans des circonstances imprévues et telles que, très probablement, il ne serait pas arrivé au résultat escompté.

Dans la façon même dont il frappa, Casério montre qu'il n'est pas un épileptique, un fou inconscient; il ne s'acharna pas, comme l'aurait fait un tel individu, il frappa, et lorsqu'il se rendit compte que son but était atteint, quand il vit que la foule ne l'avait pas saisi aussitôt, il essaya intelligemment de fuir en se mêlant à la foule. Plus tard, il ne regrettera qu'une chose, c'est de n'avoir pas crié « Vive Carnot », ce qui, assure-t-il, lui aurait permis de se sauver. Que penser aussi d'un épileptique qui, une fois son crime commis, en raconte si fidèlement tous les détails, sans aucune lacune. Ces gens-là n'ont pas, en général, une si bonne mémoire.

Que Casério soit un dégénéré, cela ne fait aucun doute; mais il faut regretter toute hypothèse d'épilepsie.

D'ailleurs son père était-il bien atteint de ce mal ? N'était-il pas plutôt hystérique ? en tous les cas, ce n'est pas une hypothèse gratuite, puisque, aux dires de la sœur de Casério, le père se souvenait toujours de ce qui s'était passé pendant sa crise.

CHAPITRE II

LA CONSTITUTION MENTALE DE CASÉRIO

Quels étaient donc les principaux éléments du caractère de Casério ?

En premier lieu l'orgueil, la surestimation du moi; un orgueil effréné auquel il ne peut résister. Un orgueil qui submergea en lui toutes les autres tendances et qui fut son seul guide.

Dès sa jeunesse, il était déjà orgueilleux et le laissait bien paraître.

« Cet enfant est très gentil, il est doux, disait de lui le vicaire de Motta-Visconti, mais il n'est pas assez studieux, et son orgueil lui nuira sûrement plus tard. »

A Milan, le milieu anarchiste dans lequel il vit ne fait que développer son orgueil natif. Il n'a pas plus tôt adopté les idées anarchistes, qu'il rêve d'en être un des plus grands propagateurs. Dans toutes les réu-

nions qui se font dans les cafés de Milan, il prend la parole, fier de son importance. Plus tard même, il cherche des fonds pour faire paraître les œuvres de Kropotkine et d'Elisée Réclus, en italien, et annotées de sa main, lui qui est presque illettré. Il veut aussi publier un journal qui serait la traduction du « Père Peinard » en italien, et dont il serait le directeur.

Il lit beaucoup, même des ouvrages scientifiques dont il retient certains mots, certaines tournures de phrases qu'il répète à tout propos et dont il se grise lui-même, exaltant encore sa vanité !

Dans sa prison, il lit Victor Hugo, il le juge « assez bon », mais il lui reproche de ne pas avoir indiqué un remède « aux maux des hommes qu'il décrit si bien ». S'il avait écrit, lui, ces œuvres-là, il n'aurait pas manqué d'indiquer une « solution ».

Si, quelquefois il se laisse attendrir, il s'en repent bien vite, car cela porterait atteinte à son bon renom d'anarchiste qui place l' « idée » au-dessus de tout.

Après le crime, il se laisse aller à des confidences : « Le regard du Président, au moment où je l'ai frappé, m'a fait une sensation pénible, si je l'avais vu avant, je n'aurais pas pu le tuer. »

Mais, au lieu de profiter de cela pour apitoyer ses juges, pour leur montrer son repentir, il se cache, à l'audience, lorsqu'on fait allusion à ces paroles :

« Je n'ai eu aucune sensation, répond-il sèchement à l'interrogation du Président.

Il laisse échapper quelques larmes sur sa mère, mais aussitôt il se reprend : « Non, dit-il, cela n'est pas digne d'un anarchiste. »

Pour sa défense, on veut plaider la folie; pour rien au monde, il n'accepterait une chose pareille, « les Casério ne sont pas des fous ».

Il refuse dédaigneusement l'assistance de l'avocat italien Podreider.

Voici la lettre qu'il lui envoya :

« Illustrissimo signor advocata Podreider, ayant lu votre dernier télégramme, je vous réponds que je ne veux pas que vous fassiez examiner ma mère et mes frères pour les faire passer pour fous.

« Ils n'ont jamais été fous et le sont encore moins aujourd'hui; et moi-même, je n'ai jamais été fou, autrefois, comme aujourd'hui, dans ce moment où je me trouve en prison, je ne le suis pas.

« Si j'ai tué le Président de la République, ce n'est pas parce que je suis fou, mais pour mon idéal anarchiste.

« Ai-je reçu de vous une défense qui corresponde à cet idéal anarchiste ? Non, d'après votre intention dans votre télégramme... »

Pendant le procès, il ne réagit que lorsque l'on veut minimiser son acte. Quand M^e Dubreuil pro-

nonce le mot de fou, il se révolte; c'est une « trahison », il n'aurait jamais accepté d'être défendu ainsi. Il ne se calme que lorsque le Président menace de le faire expulser.

Avec quelle vaine complaisance, il pose pour la galerie ! Avec quelle fierté il raconte les détails de son crime; comme il est fier de l'avoir conçu et exécuté si intelligemment

A côté de cet orgueil, un second caractère nous apparaît presque aussi évident chez Casério, c'est l'inadaptabilité sociale.

Il ne peut pas arriver à trouver de métier qui lui convienne; à vingt ans, il a déjà exercé où essayé d'exercer trois métiers différents. Tout jeune, il veut se consacrer à des occupations religieuses, puis cela ne lui convient plus, il est placé comme apprenti cordonnier. Plus tard, il change encore et devient garçon boulanger. Quels métiers n'aurait-il pas fait, si une telle carrière n'avait pas été interrompue à vingt ans !

Il ne peut pas se plier aux lois; plutôt que de faire son service militaire, il préfère s'exiler, risquer même la prison.

Il ne peut pas se fixer dans une ville, ni chez un patron. Il va successivement d'Italie en Suisse, de Milan à Logano, de Logano à Lyon, de là à Montpellier, puis à Sète.

Dans le peu de temps qu'il vit dans cette ville, il est employé chez cinq patrons, dont le dernier Vialla, nous dit qu'il le quitta brusquement pour revenir quelque temps après. Il avait d'ailleurs fait la même chose à Milan. On le reprend tout de même parce que, dans le fond, c'est un bon ouvrier.

Autant Casério montre une faculté de juger parfaite en ce qui concerne les menus faits de l'existence, autant il se montre incapable de formuler un jugement juste quand il s'agit d'idées générales.

« Quand l'anarchie règnera, dit-il, dans son factum, il n'y aura plus de pauvres ni de riches ; tout le monde, au lieu de se tuer au travail, mangera bien et sera habillé confortablement ; il n'y aura plus de crimes ! »

Il conçoit facilement une nation où personne ne travaillerait, et où tout le monde se pavanerait dans l'opulence et l'oisiveté. Il est heureux pour les théoriciens de l'anarchie que Casério appelle cela l'exposé de « ses doctrines », car si telles étaient les théories anarchistes, ils se trouveraient bien moins d'idéalistes prêts à se laisser enthousiasmer par leur apparence dès l'abord alléchante !

Tout son factum n'est d'ailleurs qu'une suite de lieux communs et d'élucubrations dans lesquelles il n'est tenu aucun compte des réalités pratiques et dont le bon sens est banni.

Casério ne se confiait jamais, il ruminait tout seul ses projets; jamais il n'eut de confidents, car il se méfiait.

Tout jeune déjà cette particularité de son caractère se faisait nettement remarquer.

« Il était renfermé et méfiant, dit sa sœur aux journalistes de la « Sera » venus lui demander des détails sur la jeunesse de son frère. Il avait peu d'amis et tous le craignaient un peu, car sa retenue et l'air supérieur qu'il prenait dans les jeux, leur en imposaient.

A ses amis Laborie eux-mêmes, il ne laisse rien deviner de ses projets. Il leur dit qu'il ira à Lyon en chemin de fer, alors qu'il est bien décidé à faire le chemin à pied. Il sait bien pourtant que ce sont de bons anarchistes, qu'ils ne le trahiront pas, mais une méfiance instinctive l'arrête quand il a envie de se confier.

Dans tout individu qu'il ne connaît pas, il voit un espion.

« Lorsqu'un camarade nouveau venait aux réunions, disent ses compagnons des assemblées du soir, il lui adressait la parole tout de suite et l'interrogeait longuement. Il avait toujours peur des policiers. »

Il croyait d'ailleurs que la police attachait une grande importance à ses actes. Il se plaint d'être

« filé ». Si ses patrons le mettent à la porte, il se croit persécuté par la police.

« C'est encore un coup de cette sacrée police française », écrit-il à ses amis d'Italie.

En résumé, orgueil démesuré, inadaptabilité sociale, méfiance, fausseté de jugement, telles sont les principales caractéristiques de son état mental.

Ajoutons à cela une intelligence normale, une mémoire excellente, en somme des facultés intellectuelles en général assez bonnes, une affectivité presque normale, quoique parfois émoussée; car, chez lui, l'orgueil et l'égoïsme combattirent toujours victorieusement les autres sentiments.

En somme, cet ensemble de signes permet de poser avec certitude le diagnostic de constitution paranoïaque. Comment, sur cette constitution paranoïaque agirent les idées subversives dont il fut gavé, tel sera le thème du chapitre suivant.

CHAPITRE III

LA GENÈSE DU CRIME

L'explication des causes profondes qui ont fait agir Casério, devient maintenant facile.

Voici un jeune homme qui, encore enfant, à treize ans, a été plongé subitement dans un milieu subversif.

La constitution même de son caractère, son orgueil, son manque de bon sens, et la facilité avec laquelle il peut s'enthousiasmer pour des idées fausses, son manque d'instruction, tout le prédisposait à devenir anarchiste.

Son hérédité chargée, son caractère anormal ne pouvaient lui permettre de réagir. Là, où tout autre aurait pu faire une discrimination, voir le faux et le vrai, juger le réalisable et l'irréalisable, il ne voit lui qu'une vérité absolue ; il y voit surtout un moyen de s'élever personnellement, de montrer au monde sa véritable valeur.

Lui, qui n'aurait du avoir comme ambition que celle de devenir un bon ouvrier, il entrevoit subitement un avenir de gloire. Il se croit déjà un chef, un entraîneur d'hommes et un savant théoricien de l'anarchie. A ce moment son ambition n'a plus de limites.

Au début, il lui suffisait de prévoir dans les assemblées de cafés; puis petit à petit, cela ne satisfait plus sa soif de gloire; il a hâte de devenir célèbre et d'être admiré du monde entier.

Il était au début un fidèle partisan de l'idéaliste Gori; il devint bientôt un farouche partisan de l'action directe, sans se l'avouer tout d'abord.

Un incident allait lui montrer sa voie. Il contracte une maladie vénérienne qui l'oblige à entrer à l'hôpital; là, malade, sans argent, il s'aigrit encore plus; en lui une idée germe. Il cherche le moyen d'étonner le monde. A ce moment il a fait le sacrifice de sa vie; son orgueil a triomphé de tout, de son amour pour sa mère et pour ses parents, de l'amour de la vie même.

Cette idée d'action directe va bientôt le poursuivre comme une obsession.

Il attend l'occasion propice. Et voilà qu'elle se présente. Il lit dans les journaux la nouvelle du voyage à Lyon du Président Carnot. C'est pour lui une révélation.

Voilà l'occasion rêvée : il tuera le Président, il vengera ainsi Vaillant, Henry et tous les anarchistes du monde; il terrorisera la bourgeoisie; il sera le héros admiré et vénéré de tous les anarchistes, il sera le « martyr de la Révolution sociale ».

Peu importe ce qu'il adviendra de lui. Si on l'arrête, et on l'arrêtera sûrement, il sera condamné à mort, et puis après ? N'aura-t-il pas la vraie vie, celle du souverain glorieux; son orgueil sera satisfait.

Au point où il en était, rien n'aurait pu l'arrêter. Ce n'était plus le même homme, il était tout entier sous la domination de sa passion politique.

Une dernière question est à préciser : Caserio, assassin d'un Président de la République, peut-il être rangé dans la catégorie des « Regicides », individualisée par Regis ? Un de ces magnicides qui sont obsédés par une idée, tuer un Chef d'Etat ou un homme célèbre, pour la seule raison que c'est un homme supérieur aux autres par la célébrité ? Non, s'il avait eu l'occasion de commettre un crime étonnant, capable de frapper les esprits, par exemple tuer d'un seul coup une grande quantité de gens, une centaine de « bourgeois », de façon à se rendre célèbre ainsi, il n'aurait pas hésité à le faire, j'en suis persuadé. S'il tua le Président Carnot, c'est parce que l'occasion se présentait favorable par le fait du voyage à Lyon.

Casério, dégénéré, à l'hérédité très chargée, de constitution paranoïaque, influencé par les théoriciens de l'anarchie, qu'il passa sa courte vie à étudier, ne voulait qu'une chose, devenir le « héros de la cause ».

CONCLUSION

En résumé, dans quelle catégorie de passionnés peut-on faire entrer Casério ?

Il n'est pas un passionné pur; en effet, son hérédité est chargée, il prémédite son crime longuement, il ne regrette pas son acte et n'en est nullement ému; de plus, c'est un paranoïaque certain.

Mais d'autre part, il n'a jamais présenté d'idées délirantes; jamais il n'a eu à lutter contre une idée obsédante, le poussant au crime.

En définitive, il faut ranger Casério dans cette catégorie de « formes mitoyennes » d'idéalistes passionnés, décrites par Dide, où « la passion est associée à une constitution morbide ».

Vu, le Doyen :
ROUSSY.

Vu, le Président,
CLAUDE.

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
CHARLETY.

BIBLIOGRAPHIE

BARBOU (Alfred). — Les grands citoyens de la France. Sadi Carnot, histoire complète de sa vie.

BERTOT-GRAINE. — Les voyages présidentiels.

BOURNET (D^r). — De la criminalité en France et en Italie.

COUTAGNE (D^r Henri). — La folie au point de vue judiciaire.

CULLERRE (D^r). — Les psychoses dans l'histoire (*Archives de Neurologie*, août 1912).

DELACOUR. — Les lettres de noblesse de l'anarchie.

DIDE (D^r Maurice). — Les idéalistes passionnés.

DUBREUIL (M^e). — L'affaire Caserio (plaidoirie).

GENIL-PERRIN (D^r). — Les paranoïaques.

LACASSAGNE (D^r). — L'assassinat du Président Carnot.

LAVIALLE et LAMEILLÈRE. — Le Président Carnot et ses funérailles au Panthéon.

LEVY-VALENSI (D^r). — Les crimes passionnels (*Annales de Médecine légale*, 4 avril 1934).

LOMBROSO (D^r C.). — Les anarchistes.

MAUDSLEY (D^r). — Le crime et la folie.

PICQUET (Maurice). — Histoire d'un français, Sadi Carnot.

PROAL (Louis). — La criminalité politique.

PY (R.). — Sadi Carnot, sa vie, ses œuvres, sa politique.

RÉGIS (D^r Emmanuel). — Les obsessions et les impulsions.

— Les régicides dans l'histoire et dans le présent; étude médico-psychologique.

THÈSES.

BESSON. — Damien.

BLEAU-LUPU. — Fieschi.

JEANDRAU. — Ravailac.

MONTASSUT. — La constitution paranoïaque.

PICOT. — Louvel.

PÉRIODIQUES.

Annales de Médecine légale.

Gazette du Palais.

Gazette des Tribunaux.

Lyon médical.

Progrès médical.

Semaine des Hôpitaux.

TABLE DES MATIERES

LIVRE PREMIER

L'ASSASSINAT DU PRESIDENT CARNOT

<i>Chapitre 1. — L'attentat</i>	10
<i>Chapitre 2. — Les derniers moments du Président Carnot</i>	15
<i>Chapitre 3. — Autopsie et considérations médico- légales, les causes de la mort du Président</i>	25

LIVRE DEUXIEME

L'ASSASSIN

<i>Chapitre 1. — Son enfance, sa vie en Italie et en France</i>	36
<i>Chapitre 2. — L'exécution du crime</i>	42
<i>Chapitre 3. — Le procès et la mort de Caserio</i>	56

LIVRE TROISIEME

ETUDE DE L'ETAT MENTAL DE CASERIO

<i>Chapitre 1. — Caserio était-il épileptique ?</i>	68
<i>Chapitre 2. — La constitution mentale de Caserio .</i>	73
<i>Chapitre 3. — La genèse du crime</i>	80
CONCLUSION.....	84
BIBLIOGRAPHIE.....	85

Imp. F. BOISSEAU, 34, rue du Taur — Toulouse

